

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

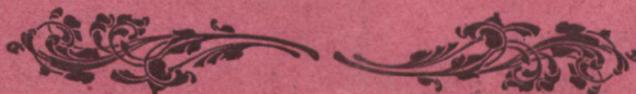


QUELQUES BEAUTÉS

SOMMAIRE

Chanson des Champs (Poésie).....Jules-Mario Lanos
"Essais sur la Littérature Canadienne".....Françoise
Un discours dont on n'a pas parlé.....Lectrice
Le Trappeur de Manicouagan..... Pierre Lorraine
Un mot aux Lecteurs.....Françoise
Notre Concours.....

Page de la Jeunesse.....
Causerie.....Tante Ninette
Distribution de Prix.....
Propos d'étiquette.....
Au But (Feuilleton).....Marie Thiéry
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.....



GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants cheveau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste
EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

LES

Capsules Crésobène

Si tout le monde connaissait bien la valeur thérapeutique des Capsules Crésobène, leur extraordinaire puissance préventive et curative et les services qu'elles peuvent rendre, par les temps humides et froids, à tous ceux qui ont les bronches sensibles et délicates, on n'hésiterait pas à en avoir toujours un flacon dans sa poche. Quelques-unes de ces capsules suffisent à arrêter les rhumes, les bronchites et toutes les affections des voies respiratoires.

LES

Capsules Crésobène

constituent un remède de premier ordre, un médicament très actif dont les vertus curatives, constatées dans tous les cas de rhumes, bronchites, catarrhe, asthme, irritation de poitrine, etc., réussissent à guérir les maux les plus opiniâtres et se montrent efficaces là où tous les autres remèdes ont échoués.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général coin Saint-Denis et Sainte-Catherine, Montréal.

LE SHAMPOO ORIENTAL PARFUMÉ

Donnera à votre chevelure une beauté incomparable. Il détruit les pellicules, prévient la teigne; aide à la croissance des cheveux et arrête leur chute. Employé en lotion, il guérit les boutons, pustules, points noirs, rides, blanchit la peau, et donne un teint clair et brillant; excellente préparation pour le bain et les soins généraux de la toilette. Voir le prospectus. Agents demandés.

Prix 15c. la boîte franco. Adressez Chemical Specialties Co., Boite 126.

Montréal, Canada.



Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires. Montréal

MAISON FONDÉE EN 1860



8 rue NOTRE-DAME

OUEST, Coin Cote Saint Lambert.

PROF. LAVOIE PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs
Coiffures pour les Bals et les Soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.

AUTREFOIS, 1656 Rue NOTRE-DAME, MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

Chanson des Champs

Passant près de la métairie
Dont un jour hérite Marie :
— Ah ! bienheureux est l'amoureux...
Oui, l'amoureux est bienheureux
A qui tu resteras fidèle !—
Dis-je tout haut en rêvant d'elle,
Sans le savoir et sans la voir...
Oui, sans la voir ni le savoir.

Un épais rideau d'aubépines
Gardait le jardin des rapines :
— Ah ! bienheureux est l'amoureux...
Oui, l'amoureux est bienheureux
Qui prendra ton cœur, jeune fille !—
Dis-je en cassant une brindille
Sans le savoir et sans la voir...
Oui, sans la voir ni le savoir.

De ses grands choux verts à fleurs jaunes
L'abeille emportait les aumônes :
— Ah ! bienheureux est l'amoureux...
Oui, l'amoureux est bienheureux
Qui butinera sur ta bouche,
Dis-je haut, un baiser farouche !
Sans le savoir et sans la voir...
Oui, sans la voir ni le savoir.

Et là, trouvant une coulée
Par l'épine barbelée :
— Ah ! bienheureux est l'amoureux...
Oui, l'amoureux est bienheureux
Qui trouvera sa porte ouverte !—
Dis-je, entrant sous la forêt verte,
Sans le savoir et sans la voir...
Oui, sans la voir ni le savoir.

Imaginez si je suis rouge
De la trouver là qui ne bouge :
— Ah ! bienheureux est l'amoureux...
Oui, l'amoureux est bienheureux
Dont le bras qui s'enhardit presse
Sa fine taille avec tendresse,
Sans le savoir et sans le voir...
Oui, sans la voir ni le savoir.

Or, tremblante comme la feuille,
En ces termes elle m'accueille :
— Ah ! bienheureux est l'amoureux...
Oui, l'amoureux est bienheureux
Qui s'en va pensant solitaire
A l'amour qu'il ne saurait taire,
Sans le savoir et sans le voir...
Oui, sans la voir ni le savoir !

A la mi-mai l'on me marie,
Moi, Jean-Baptiste, avec Marie :
— Ah ! bienheureux est l'amoureux...
Oui, l'amoureux est bienheureux
Dont l'amante en secret l'écoute,
Dans les champs, au bord de la route,
Sans le savoir et sans la voir...
Oui, sans la voir ni le savoir !

Jules-Mario Lanos.

juin 1907.

"ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE"

Je viens de parcourir les "Essais sur la Littérature Canadienne" de M. l'abbé Camille Roy, professeur au Séminaire et à l'Université Laval de Québec, et, puisqu'il convient que j'en accuse réception, je me permettrai, en même temps, de remercier l'auteur des heures agréables que cette lecture m'a procurées.

Ce livre, d'une saveur toute spéciale, a été une fraîche halte au milieu des labeurs de la vie quotidienne, et a conjuré, pendant quelque temps du moins, la nostalgie mélancolique que donne, à la ville, en plein été, le mirage fuyant de la campagne fleurie...

Dans l'introduction des "Essais", l'écrivain déclare, tout d'abord, au lecteur, que la critique littéraire existe chez nous. Il en remonte même l'existence jusqu'à 1778, et la suivant à travers les années, il en arrive aux études récentes de M. Fernand Rinfret.

Si la critique littéraire existe, ne doit-elle pas, logiquement, la vie, à la littérature canadienne? Donc notre littérature est aussi sortie des limbes, et bien que M. l'abbé Camille Roy n'en soit point autrement ému, je ne puis m'empêcher de lui avouer que son affirmation m'a causé une vive satisfaction.

C'était, cependant, un amusant spectacle, de voir nos jeunes littérateurs couvrir des colonnes et des colonnes de journaux et de revues, à la seule fin de prouver, en bonne littérature, que notre littérature n'existait pas.

Ces charmantes contradictions d'un fait, que leurs dénégations affirment davantage, ont quelque chose de "délicieusement féminin", pourront s'écrier ceux qui croient que les femmes seules ont le monopole de ces agréables sophismes.

La littérature canadienne est donc née il paraît qu'il y a déjà quelque temps, et la critique a vu le jour presque à la même époque.

Toutefois, s'il faut exempter les "Essais sur la littérature canadienne" et quelques autres remarquables études, la critique, en notre pays, est joliment inférieure à nos efforts littéraires.

En général, on a la démenche du superlatif, et la mesure, "la sainte mesure", comme dit Henri Lavedan, n'est pas assez invoquée.

La crainte de se créer un ennemi, le désir d'être agréable, une rancœur personnelle font que les louanges vont jusqu'à la flagornerie, et la critique jusqu'à l'insulte. On adore ou on abomine. Ce n'est pas à cette école que le goût se forme.

M. l'abbé Roy semble diriger son talent à renouveler et à définitivement établir chez nous, l'école de savante et judicieuse critique dont nous nous avons tant besoin.

L'écrivain des "Essais" joint à un solide bagage d'érudition littéraire, une personnalité originale, un esprit d'observation très fin : il a tout vu, tout remarqué, tout saisi de l'œuvre qu'il analyse. Et il est aidé, dans cela, par la variété et l'élégance de la facture, ainsi que par la correction de la forme.

Si j'osais, je dirais au savant abbé que ses allusions aux classiques dont il s'est nourri, sont peut-être trop fréquentes, que son style est parfois un peu pompeux, mais il lui serait, sans doute, facile de démontrer que j'ai tort, et je ne dirai rien.

Ce que je soutiendrai, par exemple, sans crainte d'une contradiction, c'est qu'à travers les critiques de M. l'abbé Roy, on devine aisément le grand souci qu'il a d'être bienveillant et de ne décourager aucun effort.

S'il lui arrive de constater des défauts, il les signale, non pour que leur auteur en soit humilié mais pour qu'il s'en corrige. Voilà, à mon humble avis, des qualités d'un ordre vraiment supérieur pour un critique et les seules qui puissent assurer l'efficacité de sa tâche.

Dans ses "Essais sur la littérature canadienne", M. l'abbé Camille Roy a passé en revue les œuvres de plusieurs de nos écrivains canadiens.

Parodiant la parole d'un philosophe: "je suis "femme" et rien de ce qui regarde les "femmes" ne m'est étranger", je ne m'attacherai qu'à relever ce que le critique écrit des deux femmes de lettres qu'il étudie dans son livre.

Laure Conan d'abord :

Une personne très distinguée en notre pays, s'écria un jour, devant moi, relativement à la critique de "L'Oublié", déjà parue dans un journal avant d'être mise en volume:

—Voilà une appréciation où l'on sent l'animosité d'un homme contre une femme écrivain.

Je n'avais pas lu cette critique alors, et, j'avoue que lorsqu'elle est tombée sous mes yeux, je l'ai parcourue l'esprit déjà embarrassé d'un préjugé.

Eh! bien! franchement, c'est en vain que j'ai cherché "cette petite bête", je ne l'ai pas trouvée.

Assurément, j'y ai lu que l'écrivain trouve quelques imperfections à l'œuvre de notre chère romancière canadienne, mais quand il écrit, — dans son introduction — que nos œuvres ne sont pas parfaites; que l'"Histoire du Canada" de Garneau, a ses défauts comme l'"Enéide" de Virgile; que "l'Oublié" a ses défauts comme "la Princesse de Clèves" de Madame de LaFayette, je ne sais pas d'auteurs qui ne fussent pas flattés d'une aussi honorable comparaison.

Et dans les pages mêmes consacrées à "l'Oublié", je relève, à chaque instant, des appréciations on ne peut plus délicates et louangeuses.

Le critique veut reprocher à l'écrivain de l'"Oublié" de s'attarder trop dans l'analyse de ses types fé-

minins. Mais, il se reprend aussitôt : "c'est sans doute aussi parce que Laure Conan se plaît davantage à peindre des âmes délicates, féminines", ajoute-t-il, et l'excuse, ou plutôt la raison, lui semble — comme à nous — suffisante.

Il parle de scènes "d'une extraordinaire douceur, toutes pénétrées de cette sensibilité, à la fois très tendre et très saine dont Laure Conan garde le don précieux". Il insiste sur "la finesse de certains détails, l'ingéniosité de beaucoup d'analyses." Il appuie sur "la beauté d'un très grand nombre de récits, la noblesse et la dignité de l'inspiration..." Ainsi que du "souffle franchement patriotique et chrétien qui anime toutes ces pages". Il proclame bien haut que "parmi nous, Laure Conan est un apôtre qui emploie sa plume à propager tout ce qu'il y a de meilleur dans son âme si canadienne."

Franchement, le talent littéraire de Laure Conan peut-il espérer être mieux compris, plus dignement magnifié ? Et je n'ai pas tout cité.

Je conçois difficilement que M. l'abbé Roy hésite à placer "l'Oublié" dans la catégorie des romans historiques. Cela peut-il élever l'ombre d'un doute ? Le critique écrit que M. l'abbé Bourassa lui-même, dans la magnifique préface qu'il a faite à ce livre, ne sait pas s'il est bien un roman.

Si je comprends bien la pensée de M. l'abbé Bourassa quand il écrit : "ce pur et délicat roman, si c'est un roman" ne signifie-t-elle pas plutôt, d'après ce qui précède, que la vérité historique est telle qu'on ne sait trop si on peut user du mot roman ?

"l'Oublié" a été écrit, pour populariser la poésie de la fondation de Montréal, et la pensée d'en faire un récit d'aventures ne pouvait venir à l'esprit de l'auteur.

Pas un de ses personnages qui n'ait vécu et passé dans l'histoire. Que faut-il de plus pour que le roman soit historique ?

Parkman, devant les faits se demande : "Est-ce de l'histoire vraie, est-ce un roman de la chevalerie chrétienne ?"

Et qui sait si ce n'est pas par scrupule de la vérité historique, que Laure Conan n'appuie point sur l'amour malheureux de Claude de Brigeac pour Elizabeth Moyen ?

En fait, pourquoi appuierait-elle ? Pourquoi nous faire assister à des scènes de jalousie, de larmes ou de futiles récriminations, tout à fait indignes de ces âmes taillées à l'antique.

Alors, pourquoi demandera-t-on, allumer la passion de l'amour dans le cœur de ce futur martyr de la cruauté des Iroquois ?

Pourquoi ! Mais il fallait prouver que ces héros étaient des êtres humains... Un grand, un noble amour a toujours fait honneur à qui peut le ressentir, à qui peut l'inspirer. Tout le monde n'en est pas capable.

Ailleurs, le critique remarque que les descriptions dans "l'Oublié" sont trop sobres. "Ce sont plutôt des canevases, très délicatement indiqués", dit-il.

Je comprends que le peu qu'on lise des descriptions de Laure Conan donne le goût d'en lire davantage. Mais la terrible vie des premiers colons de Montréal ne prêtait pas aux contemplations de la nature.

Et d'ailleurs, les descriptions dans le roman sont elles bien nécessaires et ne nuisent-elles pas sensiblement à l'action ? Une âme sent sa douleur ou sa joie sans préoccupation des décors extérieurs.

A l'appui de ma faible autorité, je cite René Bazin, qui, dans les "Questions Littéraires ou Sociales" soutient que "la longue description est fautive en littérature, parce qu'elle est incompatible avec l'action. Cela est vrai de la description d'une forêt et aussi de celle d'une maison ou d'un mobilier." Il déclare que "le sentiment qui fait tourner aux lecteurs trois ou quatre pages descriptives dans un roman n'est pas l'ennui, mais le bon sens". L'auteur de "l'Isolée" déplore encore qu'il y ait "maintenant dans l'âme de tout romancier, un brosseur de fresques, aquarelliste ou pastelliste."

Et il termine son chapitre par ces lignes que je reproduis non parce que je trouve à en faire ici l'application.

mais parce qu'elles sont justes au point de vue général :

"Ceux qui ont souffert, ignorants ou savants, comprendront toujours quelque chose aux récits de la vie. Que les autres attendent la leçon commune... Ils l'ouvriront (le roman) le lendemain du jour où ils auront pleuré..."

Je croirais manquer à la franchise qui a toujours marqué tous mes écrits — ils n'ont d'ailleurs ni d'autres qualités ni d'autres prétentions — si je ne témoignais pas à l'éminent critique de "l'Oublié" mon étonnement de la comparaison qu'il établit entre l'amour si pur, si chaste de Lambert Crosse et d'Elizabeth Moyen et les pastorales idylliques, mais lascives, des bergers et des bergères d'Arcadie. Il y a deux lignes à ce sujet, sur lesquelles, je n'insisterai pas, mais qui peuvent être jugées tout à fait superflues.

Chacun conviendra aisément, avec moi, que les fautes signalées par M. l'abbé Camille Roy dans "l'Oublié", — et que j'ai résumées, ici, à peu près toutes, — sont bien légères.

A strictement parler, elles ne pourraient être que des divergences d'opinion. "J'aime ceci". — "Moi pas, je préfère cela." Et les interlocuteurs de se dire: "A chacun son goût." Ce qui clôt toute discussion.

Voyons, maintenant, ce que M. l'abbé Camille Roy dit de Madeleine.

"Montréal est la capitale du féminisme au Canada", écrit-il, dès la première ligne de son "Essai" sur "Mon Premier Pêché".

Rassurez-vous, mesdames, ce n'est pas une attaque ni même un blâme ; c'est une constatation, et à ce titre, elle vous fait honneur.

"C'est là, continue le sagace critique, que se fixent le plus volontiers et qu'aiguisent leurs plumes, les femmes écrivains, les femmes apôtres des droits de leur sexe.... Cette ville attire vers elle, les âmes les plus sensibles et les plus sensibles..."

N'est-ce pas très joli, et ne croyez-vous pas que Montréal, qui n'a pas l'air de se douter des trésors qu'il

possède, devrait bientôt nous élever des statues? Mais je continue:

“Elle (la ville de Montréal) fait aussi le “trust” des femmes qui ont du talent littéraire et qui y vont chercher du pain, quelques idées, beaucoup d’assurance, et quelque fois un mari.”

Cette boutade, un “p’tit brin” malicieuse, est surtout plaisante. C’est égal, son auteur n’est pas aimable pour Québec. Il n’y a donc que Montréal qui puisse offrir du pain, des idées et un mari? Ah! monsieur l’abbé! monsieur l’abbé!

Parmi les femmes journalistes de notre ville, l’auteur des “Essais sur la littérature canadienne” choisit pour critiquer ses œuvres “l’une des plus agréables à lire”. J’ai nommé Madeleine. Voilà un choix fort heureux et j’applaudis au goût artistique du disert écrivain.

Je partage moins son opinion, je l’avoue, quand il reproche à mon excellente collègue, d’avoir donné à son recueil de nouvelles et de chroniques, le titre de “Mon Premier Péché”.

Peut-être M. l’abbé Camille Roy ne dit pas, ici, toute sa pensée. Je suis tentée de croire qu’il trouve plutôt à redire à la préface que ce titre a inspirée qu’au titre lui-même. Et je comprends la délicatesse de la situation et la répugnance qu’il éprouverait à blâmer un confrère.

Pourtant, on doit bien à la justice quelques aveux. La préface, toute spirituelle — c’est le cas de le dire — qu’elle est, a trop sougné l’originalité du titre, et des susceptibilités ont été froissées.

Mais on est tenté de crier: heureuse faute! quand on songe à la bonté d’âme et à la générosité du cœur de celui qui a voulu, sous son nom, présenter au public le livre de Madeleine, afin qu’une si bienveillante protection assurât davantage son succès.

Cela me rappelle la définition du Père Didon: Qu’est-ce qu’un ami? C’est celui, dirai-je après le grand Dominicain, qui encourt le blâme pour rendre service.

Madeleine a le droit d’être contente de la critique de ses nou-

velles et de ses chroniques telle que faite par M. l’abbé Camille Roy. Non qu’il n’y trouve rien à redire. Il n’y a pas de littérateur au monde qui puisse réclamer, en sa faveur, une entière perfection.

Mais dans les fautes de style ou de grammaire qu’il lui reproche,—d’un ton où il n’entre absolument rien de blessant d’ailleurs—on sent que le critique est surtout anxieux qu’elle corrige ces petites erreurs de goût ou autres, afin de l’en admirer sans restriction.

A mon avis, il est excessivement flatteur à un écrivain, d’éveiller un intérêt comme celui-là.

Est-il bien sûr, après tout, que les néologismes de Madeleine soient tous repréhensibles? “Ces yeux qui s’embuent de la pluie fine de l’âme”, ont ma sympathie. Je sens, je comprends cette désolation secrète et fière, qui malgré les efforts, obscurcit d’une brume le clair regard. Les “joues humides des feuilles” est peut-être une métaphore un peu forcée, mais, elle a le mérite de la nouveauté, et, en tous cas, leur caresse fait image.

A côté des corrections faites à l’œuvre de Madeleine, il y a de francs compliments qui dénotent chez le critique, une reconnaissance sincère de son talent.

“Il y a, lit-on dans les “Essais sur la littérature canadienne” beaucoup d’esprit et surtout beaucoup de cœur dans le livre de Madeleine, où elle laisse paraître, tour à tour, ses instincts de moraliste, sa tendresse et sa pitié de femme, sa foi patriotique, ses enthousiasmes de touriste et son imagination de poète qui aime la nature...”

Il doit être infiniment agréable à un écrivain—surtout quand cet écrivain est la femme sensible et bonne qu’est notre collègue Madeleine,—de lire une appréciation aussi intelligente et aussi encourageante. Je l’en félicite de tout cœur, et, il n’est pas une de nous qui ne fut désireuse d’en mériter autant.

Ce ne sont pas les seules louanges que l’auteur des “Essais” adresse à Madeleine. Elles sont si nombreuses,

à la vérité, que je ne saurais les signaler toutes sans donner à mon article un cadre plus vaste qu’il ne le comporte.

Les femmes studieuses et celles qui travaillent sont l’objet, grâce à Madeleine, d’un bel hommage de la part de M. l’abbé Camille Roy.

“Oui, écrit-il, la femme elle-même doit travailler... Au fond, qu’y a-t-il de plus noble et de plus louable? Et la femme travailleuse que l’on rencontre dans tous les domaines de l’action, dès lors qu’on l’y trouve appliquée à gagner le pain qui alimente sa vie, et à se dépenser pour le plus grand bien de ses semblables, cette femme n’est-elle pas digne de tous les hommages et de tous les respects?... Le féminisme ainsi entendu est-il si condamnable?”

Et ailleurs :

“Les femmes qui étudient et qui s’instruisent et qui veulent sous leur abondante chevelure faire germer des idées sont trop rares dans la société oisive de nos villes canadiennes, pour que nous n’invitions pas à imiter Madeleine toutes celles qui, à Québec ou à Montréal, ont beaucoup de temps pour penser et qui n’en trouvent guère que pour parler ou s’amuser.”

Bravo!

Evidemment, les femmes de lettres canadiennes ne sont pas en horreur auprès de M. l’abbé Camille Roy. C’est à cela même que l’on reconnaîtra son bon goût d’abord, la supériorité de son intelligence et la libéralité de son esprit.

M. l’abbé Camille Roy appartient à cette pépinière d’hommes remarquables dont le séminaire de Québec a fondé et continué la tradition. Il est le successeur en ligne directe des Laverdière, des Ferland, des Verreault, des Casgrain et des Bourassa, pour ne parler que des morts.

Un clergé, qui compte dans son sein des littérateurs et des savants comme ceux-ci, est un clergé qui est, à la fois, un orgueil et une auréole à la nationalité qui le possède.

Françoise.

Un discours dont on n'a pas parlé

On a beaucoup commenté quelques remarques énergiques faites aux jeunes, le jour de la Saint-Jean-Baptiste. On a par contre, négligé de relever le discours fait en réponse à la santé des dames— et pour cause. Il a été relevé tant de fois sous cette forme, et dans presque les mêmes termes, qu'il valait mieux vraiment le laisser par terre. Seulement puisque, l'air est aux Conseils, nous allons proposer à ces messieurs de renouveler leur inspiration.

Nos jeunes orateurs peuvent certainement faire mieux que le boniment habituel, que les caduques plaisanteries sur la frivolité de quelques-unes, sur les préoccupations vaniteuses de quelques autres—toutes observations superficielles, exclusives, et enfantines d'ailleurs.—

Le défaut de sérieux et de la moindre réflexion est trop évident dans ces discours entonnés sur la note comique pour finir en une péroraison subitement grandiloquente, où les compagnes, les mères, les aïeules, sans transition et dans l'intervalle d'un clin d'œil, de petites étourdies qu'elles étaient deviennent des héroïnes et des saintes.

L'art oratoire de nos jeunes tribuns a de ces bonds déconcertants, du badin au solennel, qui vous "coupent le respir" comme dirait ma bonne.

Croyez-moi, mes jeunes amis, le temps est passé de ces improvisations naïves. Quand vous aurez—comme vous l'a conseillé l'un des orateurs du 24 juin—négligé quelque peu le sport ou les jardins publics pour l'étude, vous trouverez des choses plus intéressantes, plus vraies et plus dignes à dire de la jeune fille qui sera votre compagne, de la femme qui est votre mère.

Lectrice.

—S' tu savais comme mon mari m'admire ; il s'extasie à contempler mes yeux, mes mains...

—Et toit, qu'est-ce que tu admires en lui ?

—Son bon goût.

Il y a des mots que les yeux disent sans que les lèvres s'en mêlent.

Le Trappeur de Manicouagan

Ce soir-là, aux Mirlitons, nous cautions "mines d'or". L'un de nous, retour du Transvaal, racontait d'extraordinaires légendes, de gisements prodigieux découverts par hasard. Nous écoutions, à demi incrédules, intéressés malgré tout, subissant, à distance, l'étrange fascination du précieux métal. Un des auditeurs risqua une observation blagueuse sur la facilité avec laquelle les voyageurs rapportent des faits imaginaires à l'existence desquels ils finissent par croire.

—Il n'en est pas moins certain, riposta M. de Peyrolles, que le merveilleux joue un grand rôle toutes les fois qu'il s'agit d'or. Il m'est arrivé il y a vingt ans, une aventure qui, pour être invraisemblable n'en est pas moins vraie, et, que vous croirez peut-être d'autant plus volontiers qu'elle ne m'a rien rapporté.

J'étais à Québec, depuis deux ans, et ma première expérience des affaires avait été malheureuse.

Parti pour l'Amérique dans l'espoir d'y refaire, par mon travail, une fortune follement dissipée, j'avais englouti, d'un seul coup, dans une fausse spéculation, la moitié de mes maigres ressources. N'ayant aucune situation, ni aucune affaire en perspective, j'avais accepté, comme pis-aller, un emploi de commis teneur de livres chez un vieil épicier du quartier St-Roch... qui me donnait 100 francs par mois, logé et nourri.

Ce n'était pas princier, mais en Amérique on n'est pas fier et j'aurais accepté moins que cela encore, tant je tenais à ménager ce qui me restait. Mon patron, à vrai dire, était plutôt ce que les Canadiens appellent un marchand général qu'un épicier. Il vendait et même échangeait un peu de tout. De la mélasse contre des œufs, des souliers contre du poisson, des vêtements contre des pelleteries. Sa clientèle se recrutait

parmi les paysans des campagnes environnantes et les patrons de goélettes faisant le cabotage sur les côtes du St-Laurent, de son embouchure à Québec.

Mes fonctions n'étaient pas relevées, mais j'avais l'occasion de faire là de bien curieuses études de mœurs et si je connais les Canadiens, c'est au père Watters que je le dois.

Mes rapports avec ces braves gens n'avaient d'ailleurs rien de désagréable, car leur rude familiarité était le plus souvent nuancée d'une sorte de respect dont je ne m'explique pas encore la cause.

Un soir, j'étais seul dans le magasin fumant mélancoliquement ma pipe, assis sur un baril de lard salé, quand un coup violent ébranla la porte. Je l'entrebaillai en la calant avec mon pied, car je pensais avoir affaire à un ivrogne attardé. Mes précautions furent vaines. Repoussé par une force supérieure, je livrai passage, bien malgré moi, à un grand gaillard enveloppé d'un long manteau et coiffé d'un casque de fourrures enfoncé jusqu'aux yeux.

—M. Watters est-il ici? demanda-t-il en mauvais anglais, sans paraître s'apercevoir de mon évidente mauvaise humeur.

—Oui, répondis-je, mais il est couché, et ce n'est pas une heure pour venir déranger les gens.

—Réveillez-le, et dites-lui que c'est Patrick Fry qui veut lui parler, continua-t-il, sans tenir compte de mon observation.

A demi rassuré, je gagnai l'arrière porte du magasin, et, sans quitter l'intrus du regard, je criai au père Watters de descendre.

Entre temps, le personnage avait quitté son manteau et jeté sa toque sur le comptoir. C'était un homme, d'au moins six pieds, maigre, osseux et velu. Sa dure face avait dû jadis

être belle, le front était large, les yeux d'un gris très clair regardaient bien en face avec une expression d'audace tranquille, la barbe rousse, clairsemée, laissait entrevoir le dessin énergique du menton.

Du premier coup je devinai un chasseur, mais ce n'était certainement pas un Canadien et à son accent ce n'était pas non plus un Anglais.

En apercevant le nouveau venu, la physionomie du père Watters s'éclaira.

—C'est vous Monsieur Fry, s'écria-t-il en lui serrant la main, comme voilà longtemps que l'on ne vous a vu ! Je craignais qu'il ne vous soit arrivé malheur.

—Non, non, la santé est toujours bonne, répondit l'autre, et, coupant court aux démonstrations, il me faudrait 2 quarts de fleur, 1/2 quart de lard salé, 20 livres de sel, 10 de thé, etc., etc. Et il défila la longue liste des approvisionnements nécessaires à un chasseur qui monte au bois pour l'hiver.

Il voulait partir le lendemain matin, au petit jour. Je me mis à préparer sa commande. Quand j'eus fini il demanda le compte, il y en avait pour 44 dollars — 220 francs.

Il déboutonna sa veste, son gilet et cherchant dans une poche intérieure il tira un petit sac à tabac en peau d'original.

—Toujours la même monnaie, dit le père Watters.

—Toujours, répondit-il laconiquement, et, ouvrant son sac, il en sortit de petites pierres, qu'il jeta sur le comptoir: c'était de l'or.

Je n'avais jamais vu d'or natif et je vous avouerai que je fus étrangement fasciné par ces cailloux brillants.

—Où avez-vous trouvé cela, m'écriai-je?

Il me jeta un regard où il y avait de l'ironie, du mépris, de l'étonnement et sans répondre un mot:

—Je vous les vends \$17.50 de l'once, dit-il à Watters, prenez dessus ce que je vous dois et donnez-moi le reste en papier.

Watters alla chercher une petite balance, pesa soigneusement les mor-

ceaux les uns après les autres ; le plus petit, gros comme un pois, valait \$4.00, le plus gros \$12.00, en tout \$97.00, — 485 francs.

Silencieux, l'étranger compta son argent, nous paya, remit méthodiquement son manteau et sur le seuil se retournant vers moi:

—Il y en a bien d'autres que vous qui voudraient savoir où je trouve cet or, et il referma la porte avec un rire silencieux.

Cette nuit-là je ne dormis guère. Qu'était cet homme? Où trouvait-il cet or dont il semblait faire si peu de cas?

J'appréhendais presque d'interroger le père Watters. Ils me faisaient l'effet de deux complices!

La curiosité l'emporta.

—Ce qu'il est, je n'en sais rien, me répondit-il. Voilà douze ans que je le connais. Quand il est venu ici, pour la première fois, il ne parlait pas du tout le français et à peine l'anglais bien qu'il se prétende Anglais. Je pense qu'il est Norvégien. En tout cas, il est bien instruit sur les chiffres, et il a une bien belle écriture. Autrefois, il me payait mes effets en pelleteries, mais depuis quatre ans, il me vend des pépites d'or. Il y a deux ans, il a été bien malade ici, et comme j'allais le voir souvent à sa pension, il m'a raconté qu'il avait trouvé une mine, qu'il ramassait l'or à la main dans un ruisseau, là-bas, au nord, sur son territoire de chasse, mais qu'il prenait juste ce qu'il lui fallait pour acheter ses provisions. Il n'aime rien tant qu'à vivre seul dans le bois, et là, pas besoin d'être riche.

—N'avez-vous jamais eu la pensée de lui demander où il trouvait cet or?

—Si, une fois, comme en plaisantant, mais il m'a regardé si drôlement que je n'ai pas osé insister.

Ah! c'est un terrible homme, il est fort comme une paire de bœufs, et il ajouta, en baissant la voix, je me suis laissé dire qu'un chasseur de la Côte Nord qui avait voulu le suivre parce qu'il avait entendu dire qu'il trouvait de l'or, n'était jamais revenu.

Pendant assez longtemps cette étrange histoire me trotta dans la tête. J'eus même vaguement la pensée de tenter moi aussi la recherche. J'étais audacieux et fort à cette époque; je maniais proprement la carabine et n'étais nullement effrayé de la force redoutable du mystérieux trappeur.

Mais ma vie changea. Je trouvai moyen de m'associer dans une exploitation de forêts qui réussit bien au-delà de mes espérances, et j'oubliai les mines.

Quatre ou cinq ans plus tard, j'appris que mon ancien patron, le père Watters, était complètement ruiné, et de plus, qu'il était à moitié fou, et offrait à tout le monde de vendre le secret d'une mine d'or qu'il prétendait être d'une prodigieuse richesse.

Immédiatement, toutes mes anciennes rêveries me revinrent et je résolus d'aller voir le pauvre homme.

J'eus beaucoup de peine à trouver son adresse, car il avait abandonné son ancien magasin de St-Roch pour se réfugier dans la plus misérable rue du misérable quartier St-Sauveur.



“Ne Fermez pas les Yeux”

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurés de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT

3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

J'eus peine à le reconnaître, tant il était changé. Maigre, hâve, la figure décharnée, l'œil étrangement fixe comme dilaté par une hallucination continuelle, il avait bien l'aspect d'un fou.

Quand je pénétrai dans son taudis, il me reconnut de suite et se précipitant sur moi comme un furieux :

— Ah! vous au moins, vous connaissez tout cela, vous savez qu'elle existe ma mine, vous avez vu l'or, vous avez vu les pépites. Ils disent que je suis pauvre, ils disent que je suis fou, mais je suis riche — très riche — et plus sensé qu'aucun d'entre eux. Si au moins j'avais la force d'aller le chercher mon or, ils veraient bien tous ces imbéciles, mais je ne l'ai pas la force, je suis vieux, je suis malade, je suis faible...

Et il se jeta sur son grabat en gémissant et prononçant des mots sans suite.

Le pauvre homme me fit une profonde pitié. Il avait été bon pour moi quand j'étais dans la peine, je lui devais maintenant de faire quelque chose pour lui.

— Voyons, père Watters, lui dis-je, ne vous désolés pas, je sais bien que tout ce que vous me dites est vrai et je veux vous aider à trouver votre mine, je veux vous en fournir les moyens si je le puis. Mais d'abord, racontez-moi un peu ce qu'est devenu votre ami le chasseur.

— Il est mort, cria-t-il, mort chez moi et avant de mourir, il m'a tout dit. Sa campe de chasse est à 65 milles de Bersimis, sur la branche est de la rivière Manicouagan, et le ruisseau de l'or, est le 4^{ème} ruisseau qui se jette dans la Branche principale de la même rivière, depuis la fourche supérieure. Mais seulement il n'y a qu'un endroit où l'or se trouve en abondance, c'est au pied d'une chute...

Mais, j'ai le plan, j'ai le plan, vous dis-je, il me l'a donné avec toutes les indications nécessaires, et ces innocents qui ne veulent pas me croire, ces maudits fous... Et il se remit à pleurer et à gémir sans qu'il me fut possible de le calmer.

Bien que ma curiosité fût extraordinairement tendue, je ne cherchai pas à en savoir plus long ce jour-là. Je remis \$50.00 au pauvre vieux pour qu'il pût se donner les soins nécessaires et se procurer une nourriture substantielle, et je le quittai en lui promettant de revenir le voir le surlendemain, jeudi. J'avais, pour le jour suivant, un rendez-vous d'affaires important, et d'ailleurs, peut-être valait-il mieux ne pas abuser de ses nerfs.

Le jeudi matin, comme je passais sur le port, me rendant chez le père Watters, je vis un rassemblement au bord de l'eau, des gens qui couraient, criaient, tout le branle-bas indiquant quelque chose d'anormal.

Je m'approchai, et, au milieu du groupe d'officieux et de badauds, je vis... qui? Le père Watters! Etendu à terre la tête appuyée sur un rouleau de câble, les yeux clos, la poitrine haletante, soulevée de contractions spasmodiques. Je ne pus retenir un cri, en me précipitant à genoux auprès de lui, je lui parlai, où souffrait-il? qu'était-il arrivé?

Pas de réponse, l'homme était absolument inconscient. Je hélai un ocher, et avec l'aide du policeman, je reconduisis le vieillard à son logis, durant qu'un autre constable courait chez mon médecin. Quand ce dernier arriva, c'était fini, le pauvre homme était mort, foudroyé par une congestion cérébrale, emportant avec lui le secret qui peut-être avait causé sa ruine, mais peut-être aussi avait embelli de rêves dorés ses derniers jours si affreusement misérables.

J'étais très connu à Québec, la police ne fit donc aucune objection quand je manifestai le désir de rester auprès du mort et de pourvoir à ses funérailles. On savait que j'avais été son employé à une dure époque de ma vie, cela sembla donc naturel et louable.

Je suis obligé d'avouer que le mobile qui me faisait agir n'était pas seulement la reconnaissance. Cet or, ce mystérieux Patrick Fry qui cachait à n'en pas douter sous un nom d'emprunt, une personnalité redouta-

ble; ce secret à demi dévoilé; cette mort étrange si singulièrement survenue au moment où j'allais savoir; tout cela avait surexcité ma curiosité à l'extrême. J'avais les nerfs tendus comme les cordes d'une harpe et je perdis la notion du respect que je devais à la mort, du respect que je me devais à moi-même.

Je ne fus pas plutôt seul avec le mort que je le fouillai sans scrupules, je cherchai partout dans la chambre, j'explorai la paillasse repoussante, les chaises crasseuses, les loques innommables qui servaient de couvertures. Je décousis la doublure des vêtements, j'examinai tout, tout, avec une patience de bénédictin, et je ne trouvai rien..., pas une feuille de papier..., pas un plan..., pas le moindre objet qui put me faire supposer que jamais le père Watters eut possédé d'indication écrite.

Cet insuccès me rendit une partie de mon sang-froid. Je repris possession de moi-même et j'eus honte de ce que j'avais fait.

Le lendemain, je pris toutes les mesures nécessaires pour que mon ancien patron eut des obsèques convenables, et, je l'accompagnai jusqu'à sa dernière demeure.

Le soir même, j'annonçais à mon associé que j'avais besoin de quelques jours de repos, et, je m'embarquais à bord du "Beaver", petit steamer côtier qui desservait l'été les vagues stations de pêche et de chasse, de la Côte Nord entre Québec et Anticosti.

Arrivé à Bersimis, j'engageai deux guides indiens, qui connaissaient bien le territoire de chasse que parcourait jadis Patrick Fry. Après avoir remonté la rivière aux Outardes, pendant quelque temps, nous gagnâmes, par un portage, la rivière Manicouagan; parvenus à la fourche inférieure, nous primes à l'est la rivière Tootnustook, et quelques milles plus loin, sur les bords d'un petit lac encaissé de rochers abrupts et sauvages, nous trouvâmes une campe, ou plutôt les restes d'une campe, que d'après les affirmations précises de mes guides, je pou-

vais considérer certainement comme étant la campe de Fry.

Là encore, je cherchai partout et ne trouvai rien.

Alors, sur les simples indications que j'avais, je redescendis jusqu'à la fourche, et me mis à remonter la rivière espérant découvrir le fameux quatrième creek et sa chute merveilleuse.

Une telle entreprise peut paraître simple à qui n'a jamais vécu dans la forêt mais les vrais coureurs des bois savent combien il est difficile de retrouver ces ruisseaux, qui, tantôt gonflés par les eaux semblent de vraies rivières, tantôt asséchés par la chaleur torride, encombrés de branches et de troncs tombés en travers, envahis par une végétation débordante, échappent à l'œil le plus exercé.

Je passai deux mois sur cette malheureuse rivière explorant en tous sens, soit par eau soit par terre, et je ne trouvai rien.

Quand je dis rien, c'est inexact ; je trouvai quelque chose.

Un soir que je bûchais du bois dans la campe de Fry pour entretenir mon feu, ma hache dévia, en frappant sur un nœud, et s'enfonça profondément dans la terre, elle rendit un son métallique comme si elle eut rencontré un corps dur enterré dans le sol.

Je n'y pris pas garde supposant que ce devait être un caillou. A quelque temps de là, le même fait se renouvela attirant davantage mon attention.

Je me mis à creuser et à six pouces de la surface, je découvris un très petit coffre de bois épais cerclé de feuillard. Ce coffre très grossièrement fait était absolument disjoint le fer étant tout rongé de rouille. Je fis sauter le couvercle d'une pesée de hache, et je trouvai à l'intérieur :

deux croix d'ordres militaires qui m'étaient inconnus, une poignée d'épée aux armes d'Autriche ; un portrait de femme enveloppé dans un étui de soie, mais tellement détérioré par l'humidité qu'il me fut impossible d'en distinguer les traits, et un livret militaire d'officier, dans lequel je pus lire de magnifiques états de

services et à la fin cette mention : — "rayé des cadres de l'armée pour avoir forfait à l'honneur!" — Avec cela, 20 lbs. ou 30 lbs. de pépites d'or.

Je revins à Québec emportant ces étranges trouvailles, mais je ne savais que faire de cet or, qui pour ainsi dire, me brûlait les doigts. J'en remis la moitié aux pauvres ; de l'autre moitié je fis élever un mausolée à Patrick Fry qui reposait, sous une pauvre croix de bois, dans le cimetière St-Charles, et je mis sur le cercueil les reliques de la campe de la rivière Tootnustook.

Malgré notre amour de la blague, nous restions impressionnés de cette triste et mystérieuse histoire. L'un de nous rompit enfin le silence.

— Mais, dit-il, si vous avez pu lire les états de services, vous avez dû y trouver un nom. Qui était ce soi-disant Patrick Fry ?

M. de Peyrolles hésita un instant.

— Je n'ai pas pu lire de nom, répondit-il froidement, l'humidité l'avait effacé.

Pierre Lorraine.

Le "Journal de Françoise" est heureux de présenter ses félicitations aux deux poètes-lauréats canadiens du grand concours des "Annales Politiques et littéraire", messieurs Albert Lozeau et Helbronner (Jacques Savane). Les concurrents se chiffraient par milliers. Bravo pour nos compatriotes ! Voilà des distinctions et des honneurs qui sont des joies non-seulement pour les heureux premiers prix, mais pour le Canada tout entier.

Le Conservatoire d'Art dramatique a donné au public une agréable et intéressante soirée à l'occasion de la proclamation et de la distribution des prix aux lauréats de cette institution. Les élèves ont prouvé non-seulement qu'ils avaient d'excellents professeurs, mais qu'ils avaient beaucoup d'aptitudes pour l'art dramatique. Nos félicitations.

Un Mot aux Lecteurs

Je n'ai pas l'habitude de présenter des excuses aux lecteurs pour les fautes que les distractions des correcteurs d'épreuves laissent trop souvent dans les colonnes du "Journal de Françoise". Je sais que les abonnés intelligents remettent promptement à sa place le mot qui manque ou la ligne à l'envers.

"Pourquoi n'imputez-vous pas tout de suite, ces erreurs aux typographes?" me dira-t-on. Je le voudrais, mais je n'ose. Car, il arrive très souvent qu'au lieu de corriger le typographe, c'est lui qui me corrige.

Ainsi, dans mon dernier article "Le Congrès Féminin", par trois fois, sur la copie d'abord, sur l'épreuve et dans la mise en page, ensuite, j'ai corrigé le verbe "rénumérer" et remis "rémunérer", mais, au tant de fois, on a écrit "rénumérer". Le typographe a cru, je suppose, que je voulais rompre avec toutes les traditions canadiennes et m'a remise au point...

Que voulez-vous faire ?

Je proteste, il est vrai, mais je sens tout de même que je suis à sa merci. Je ne suis pas même sûre que ce malheureux mot sera, au cours de ces remarques, rétabli dans sa correcte orthographe.

D'avance, je me résigne, et vous prie, ô lecteurs, de faire comme moi.

Françoise.

Il faut des chapeaux spéciaux pour la campagne, pour le bord de la mer, ou pour les excursions dans les bois, sur les lacs, etc. Vous pouvez vous procurer tout cela au salon de modes, Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine. Il est étonnant de constater tout ce qu'on peut trouver dans ce remarquable établissement.

Le patriotisme est encore la meilleure des institutions militaires.

NOTRE CONCOURS

(SUITE)

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers
Ferma son aile blanche et repassa les mers.

Une métaphore, n'est-ce pas, mais imparfaite, n'étant pas suivie.

Le drapeau comme un oiseau, plane au-dessus des forteresses croülantes de la Nouvelle-France; puis au moment où l'ennemi déploie "ses couleurs insolentes", celui-là ferme son aile. La figure est jusqu'ici claire et juste; mais on se demande comment l'aigle atteindra l'autre rive, les ailes fermées.

Voyons donc l'autre version :

Ouvrit son aile blanche.....

Certes, voilà qui est mieux s'il s'agit de voler! Mais, que faisait-il auparavant s'il n'a pas encore ouvert son aile? De plus je lui en voudrais de le voir partir si allègre et si dispos quand nous sommes là qui venons de le mouiller de nos larmes.

Puisque que l'on cherche autre chose, pourquoi pas :

Sécha son aile blanche.....

Ce serait admirable comme précaution, et bien naturel puisqu'il est oiseau.

Non, décidément, je préfère le vers de l'auteur.

Pour nous les délaissés, qui avons vu le drapeau se replier et disparaître, c'est la fin du drame, "Puis ce fut tout". Comment s'est-il retrouvé au-delà des mers? Nous n'avons rien à y voir et pour vouloir lui rendre le vol plus facile nous gâterions l'impression d'abatement qui se dégage du texte original; ne poussons pas la métaphore au-delà du 1er hémistiche.

N. N. V. V.

LE DRAPEAU BLANC

" Tous les soins seront superflus :
" Ailes mortes ne s'ouvrent plus.
(Vieilles rimes.)

A force de planer au-dessus des batailles,
Ce grand oiseau, meurtri, saignant par mille entailles,
Tomba, l'aile brisée, impuissant et vaincu.
Nos aïeux enrhumains, devant son agonie,
Jetèrent vers le ciel une plainte infinie :
Leur gloire et leur patrie, hélas ! avaient vécu.

Adieu, les beaux désirs et l'espoir chimérique !
L'Angleterre régnait sur la jeune Amérique,
Par le droit du vainqueur, par le droit du plus fort.
Pauvre oiseau ! Ton destin sembla-t-il moins injuste,
Quand les pleurs répandus sur ton cadavre auguste
Semèrent des regrets lumineux dans ta mort? —

Enfin, tout est sacré de ce que Dieu décrète : —
Dore en paix, d'ors en paix, sans angoisse secrète,
Là-bas dans cette France aimée où tu naquis ;
Car nos pères pieux, fermant tes blanches ailes,
Te firent repasser les ondes éternelles : —
Tu fus vaincu, c'est vrai, mais ne fus pas conquis.

Normandie.

Je ne veux pas que l'on dise : M. Fréchette le poète national aurait "dû" dire "ouvrit" son aile blanche au lieu de "fermer, etc.

D'abord, c'est un fait historique que tous les officiers français, après la conquête, furent transportés en Europe sur des vaisseaux anglais. Ce ne "devait" ni ce ne "pouvait" être le vieux drapeau blanc qui, pendant la traversée, battait de son aile les mâts des vaisseaux, d'Albion. Le vieux drapeau blanc devait être quelque part sur les vaisseaux enroulé autour de sa hampe, peut-être même ligoté ?

Maintenant, sous l'inspiration du poète qui transforma ces pages d'histoire en une touchante épopée, le vieux drapeau blanc s'anima; il devint quelqu'un. Sous ses plis on devine une âme qui contient en elle, les sentiments de tout un peuple, les larmes de toute une race qui a vu s'anéantir par la force brutale d'un ennemi acharné, ses plus nobles et ses plus chères aspirations.

Mieux que toute autre personne, le poète a ressenti ce qui devait se passer dans l'âme du vieux drapeau. C'est la première raison que je veux donner; le choix du poète s'unissant à l'histoire et s'inspirant des sentiments du vieux drapeau qu'a animé sa muse patriotique.

J'ajoute qu'avec un peu de sensibilité, tout lecteur "sent" bien que notre vieux drapeau, trempé des pleurs amers de nos tristes défaites, ne peut plus ouvrir son aile blanche et fleurdelisée qui battait si joyeusement aux jours glorieux des victoires. Comme la douce et blanche colombe abîmée par l'orage ferme tristement ses ailes pour s'abattre, ainsi, notre vieux drapeau, le cœur gonflé des larmes et des regrets de tout un peuple, "fermera" son aile blanche et repassera les mers.

Voilà, pourquoi, à mon sens, le poète national ne devait pas, ne "pouvait" pas dire "ouvrit" son aile blanche etc.

Jean-Marie Breton.

Je crois que "ferma" est le terme propre pour exprimer la pensée de l'auteur à la vision de la révolte et de l'abandon de la France.

Fréchette dans son touchant poème "La légende d'un peuple" après une description saisissante du Canada à son origine, un récit enthousiaste des premiers jours de la colonie, se laisse émouvoir mélancoliquement au souvenir de ses luttes avec l'Angleterre et de sa défaite.

C'est alors que semblable à un oiseau blessé qui ferme ses ailes sous le coup de l'abatement; le drapeau fleurdelisé referme ses plis et nous quitte, transporté au delà des mers.

La pensée est de tristesse, de faiblesse, de découragement.

Si l'oiseau "ouvre" son aile, c'est parce que la joie de la vigueur l'anime.

Je crois que le style doit toujours être soumis à la pensée. Garneau n'aurait pu dire "ouvrit" sans refaire le vers, Fréchette a dit "ferma" pour répondre à son inspiration.

Sybille.

A mon sens le texte de Fréchette est impeccable. Il me paraît évident que par cette image :

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
"Ferma son aile blanche et repassa les mers."

le poète a voulu exprimer l'idée qu'en signe de tristesse le drapeau fut en quelque sorte roulé autour de sa hampe.

Le mot aile n'implique nullement, je crois, que dans la pensée de l'auteur, le drapeau fut censé repasser les mers "par ses propres moyens".

Les cent cinquante mots auxquels sont limitées les réponses ne me permettent que d'effleurer 'en terminant le côté poétique de la discussion.

Dans la mélancolie des deux vers, le mot ferma ne met-il pas la note triste qui convient? Ne conçoit-on pas que son antithèse avec l'oppression de soulagement, d'envol, d'allégresse qu'elle comporte, détruit l'harmonie de l'image?

Face au Drapeau.

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers.

FRÉCHETTE.

Il m'est arrivé, comme à bien d'autres, de lire et relire ces deux vers de M. Fréchette, et jamais il ne m'est venu à l'esprit qu'il y eût ambiguïté dans l'emploi, en ce cas, du mot "ferma" au lieu de "ouvrit".

La pensée du poète est évoquée par le dernier battement du drapeau que l'étranger, devenu maître, fait bientôt descendre, et, par une figure touchante et sublime, il le compare à une aile qui vient de se fermer.

Il flottait au large du ciel, pareil à une aile : l'ennemi l'a fait tomber. Et maintenant, il disparaît comme en deuil, par delà les mers, emporté par le régiment qui naguère l'avait porté glorieux sur les rives canadiennes.

Le poète était inspiré quand il écrivit ces vers qu'on ne lira jamais sans une profonde émotion. Changeons le mot, ouvrons l'aile au lieu de la fermer, et la figure perdra toute sa beauté ; car, l'aile qui s'ouvre, c'est la joie, ou la crainte, ou le mépris ; l'aile qui se ferme, exprime la tristesse, la résignation, le deuil.

A la veille d'être emporté du côté de "douce" France" par les bataillons décimés des Plaines d'Abraham et de Ste-Foye, de larmes amères tombèrent sur les plis neigeux du drapeau. Ah ! Il ne devait plus flotter sur ces remparts où le vieux soldat canadien, chanté par Crémazie, viendrait d'un pas tremblant, l'âme anxieuse, le cœur angoissé, jeter de longs regards vers l'horizon bleuté, où, pour la dernière fois, il avait vu se fermer son aile blanche.

Dominique.

Fermer et ouvrir l'aile... n'ont pas le même sens et pourtant, il faut adapter l'un ou l'autre à la même phrase.

Oh ! le petit mot mystérieux qui tient tout une destinée de concours !

On prétend qu'il fallait dire: ouvrit son aile, parce qu'un oiseau ne vole pas l'aile fermée.

Si ouvrit est plus juste pour l'oiseau, ferma est plus juste pour drapeau et c'est de celui-ci qu'il s'agit. "Et c'est un vaincu".

Or, sous les pleurs, les insultes, les coups qui ont trempé et meurtri "son aile" — ferma c'est le regret, la blessure, l'inertie "obligée" d'une aile... faite pour s'ouvrir tout largement. Une aile trempée, s'alourdit plutôt et ne peut que s'abattre sur elle-même ; blessée bien blessée elle ne se conduit plus elle-même, et s'ouvre-t-elle encore elle n'a pas la force de repasser les mers et de même qu'un oiseau doit ouvrir l'aile pour voler, de même "un drapeau vaincu doit la fermer."

"Ferma" ôte toute autre probabilité que celle "d'être emportée" ou comme "oiseau" ou comme "drapeau".

Sans Pareil.

Le drapeau fleurdelisé ne flottait plus sur la citadelle de Québec depuis le 18 septembre 1759. Les drapeaux des régiments victorieux à Chouaguen, à Carillon, à Beauport et à Ste-Foye avaient été brûlés par ordre de Lévis immédiatement avant la capitulation de Montréal. Mais la France était toujours notre mère patrie, et un drapeau idéal, symbole de la domination française, s'offrait encore à la pensée, sinon aux regards des Canadiens attendris. Ce drapeau idéal, imaginé par l'un de nos poètes, fut enroulé sur sa hampe, et on le vit bientôt "repasser les mers", avec Vaudreuil, Lévis, Bougainville, Rigaud, Bourlamaque, La Rochebeaucour et ce qui restait de nos vaillantes troupes de la guerre de Sept Ans.

L'emblème de la douce France avait plié son aile comme fait un oiseau atteint par le plomb du chasseur.

L'oiseau qui ouvre son aile, c'est l'élan, l'agilité, la joie, la vie ; l'oiseau qui ferme son aile, c'est la fatigue, le sommeil, la maladie, la mort.

Quand M. Fréchette a écrit :

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
"Ferma son aile blanche et repassa les mers."....

il a fait usage d'une image charmante dont il faut le louer sans réserve.

Dans la pensée du poète, le drapeau blanc semé de lis d'or, symbole de la patrie française, ne franchit pas l'espace comme un pigeon voyageur, en mêlant son vol à celui des goélands ; non : affaîssé, "trempé de pleurs amers," il quitta les rives canadiennes, mais entouré d'une garde d'honneur et sous l'œil des braves qui s'étaient battus pour le défendre.

Remplacer "FERMA son aile blanche" par "OUVRIT son aile blanche," dans la pièce de M. Fréchette, serait en réalité, changer une gracieuse métaphore en une allégorie de peu de valeur.

Candiac.

(A suivre)

Propos d'Etiquette

D. — *Quel est le prix d'une bague d'engagement ?*

R. — On peut en avoir depuis dix dollars en montant.

D. — *Le costume de voyage d'une jeune mariée peut-il avoir une traîne ?*

R. — Non, En ce moment d'ailleurs, la mode proscrit la traîne absolument.

D. — *Peut-on inviter à la troisième personne pour un séjour à la campagne ?*

R. — Non. Il faut écrire une petite lettre d'invitation disant, gentiment à la personne que vous voulez inviter le plaisir que vous auriez à la recevoir. La même règle s'applique aux amis ou connaissances qui ne sont pas intimes.

Conseils Utiles

HUILE DE LAVANDE. — Quelques gouttes d'huile de lavande répandue, ça et là, parmi les livres dans une chambre fermée, empêchera ceux-ci de moisir.

LES LEGUMES. — Ne vous pressez pas à retirer les légumes du feu ; ils doivent cuire longuement et bien. Tous les légumes qui croissent sur terre doivent bouillir sans couvercle ; tous ceux qui croissent dans la terre doivent cuire avec un couvercle sur la casserole qui les contient. Tous les légumes, à l'exception des pommes de terre, doivent être mis dans l'eau bouillante.

LES TAPIS. — Etendez du sel sur les tapis quand vous les balayez et vous verrez qu'ils n'en seront que mieux nettoyés, et toutes les couleurs en ressortiront plus vives et plus fraîches. Le sel est encore un excellent préservatif contre les mites.

Les chapeaux de demi-saison sont vendus à des prix de grande réduction durant juillet et août. Mille-Fleurs en offre pour des chansons, et, qui sont tout aussi beaux, tout aussi élégants que ceux d'ouverture.

Recettes Faciles

POTAGE EMERAUDE au "Vermicelle aux œufs Marge: une "boîte" de 1-2 livre pour 12 personnes. Faites ce potage avec des pois cassés secs, quelques pommes de terre que vous faites cuire dans de l'eau froide avec du sel ; lorsque la purée est cuite, passez-la au tamis, ajoutez-y votre "Vermicelle aux œufs Marge" que vous laisserez bouillir dix minutes ; retirez du feu, ajoutez un bon morceau de beurre frais, une pincée de poivre et servez.

SORBET A L'ANANAS

Une chopine d'ananas, une chopine de sucre, une chopine d'eau, une cuillerée à soupe de gélatine. Laissez tremper la gélatine deux heures dans l'eau froide en assez grande quantité pour la recouvrir. Ajoutez à la gélatine, une demi-chopine d'eau bouillante. Mêlez ensemble le sucre, l'ananas, une demi-chopine d'eau froide et la gélatine dissoute. Mettez dans la sorbetière et faites congeler comme pour la crème à la glace.

Synthèse où la nature offre ses ambrôisies.
Nectar dont le désir a fait son Eureka,
Aux lèvres du Poète heureuse Angélica
Tu devais amener toutes les poésies.

ANDRE GOHE.

L'IDÉAL

Oui, c'est toujours lui, avec ses pimpants chapeaux, avec ses gracieux costumes rivalisant de beauté et de fraîcheur, avec en plus ses jolis ouvrages de fantaisie où la broderie et la dentelle se rencontrent dans un superbe effet.

C'est plus que jamais le temps de s'embellir par ces élégantes toilettes. Nous sommes en plein été et de toutes parts la nature nous gazouille ses invitations pressantes de partir pour tel ou tel endroit où elle se déroule si coquette et si reposante.

Avant de porter ailleurs notre œil admirateur allons vers l'Idéal qui met devant nous tout le déploiement de ses artistiques conceptions.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue 7 Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

**Jolies
chaussures pour
vous
mesdames**

Styles
nouveaux
de printemps
et d'été.



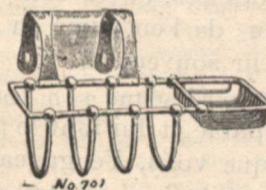
A. LECOMPTE FILS

Angle Sainte-Catherine et Sanguinet.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge
Bacs à savon, Portes
serviettes, en
verre et en Nickel,
Douches, Massage,
Appareil pour papier
à toilette. Sièges
de bain, etc, au
plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig

MONTREAL

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée
rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. **TEINTE DES CHEVEUX** pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité : ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell : Uptown 2508 Montréal.

"ANTIKOR-LAURENCE"
Remède sûr et efficace pour enlever promptement
et sans douleur les Cors, Vernus, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.
PLUS DE CORS AUX PIEDS !

Pages de la Jeunesse

Causerie

Je crois qu'il m'appartient plus qu'à toute autre de signaler à votre attention le conte du Père Rhault pour les enfants, publié dans la "Patrie" d'il y a quinze jours.

Il s'agit comme on sait, d'une fée qui n'a pas rempli le mandat de bienfaisance et de justice que lui a confié la reine des fées, et ses compagnes ont résolu de l'en punir en la dénonçant à leur souveraine.

Elles vont donc chacune son tour trouver la coupable et lui font le petit boniment que voici, l'engageant en outre fortement à se mettre sur les rangs pour obtenir le prix d'honneur, décerné à celle qui a le mieux fait son devoir:

"Pourquoi être "modeste" lui disent-elles. Il vous appartient de droit, jolie compagne, d'être favorisée cette année par notre reine. Votre cœur compatissant est sans doute la cause pour laquelle vous avez si peu usé de votre pouvoir, et refusé de frapper de votre colère ceux dont la conduite avait été offensante. Cette précieuse qualité vous a valu l'admiration entière de nos cœurs. Aussi, lorsque la Reine fera appel à la plus méritante d'entre nous, nous comptons toutes sur vous pour recevoir de ses mains la récompense d'honneur."

Ce discours laisse d'abord la fée Nonchalante, incrédule, vous avouerez avec moi qu'il y avait de quoi, mais à la fin elle se laissa convaincre et se présenta devant la reine des fées qui lui fit la leçon que sa mauvaise administration s'était attirée et la punit en conséquence.

Il y a là, justice, mais j'aurais bien aimé qu'elle eût aussi réprimandé sans merci les prétendues amies de Nonchalante

qui se sont conduites envers celle-ci avec un remarquable hypocrisie. Au lieu d'aller franchement trouver la délinquante, lui exposer ce que sa conduite avait de défectueux et l'avertir qu'on se verrait obliger de la dénoncer aux autorités si, il n'y avait pas chez elle d'amélioration, ces dames se liguent pour comploter dans l'ombre, première faute, et ensuite, par des mensonges fielleux, l'amener à croire qu'elle mérite des éloges là où le chatiment est flagrant, c'est une seconde faute, conséquence naturelle de la première et qui met le comble à notre indignation.

J'avais espéré encore que la souveraine du royaume des fées aurait joint aux dons magnifiques dont elle avait gratifiés sa sujette, un petit grain de jugement. Je me suis amèrement trompée et je ne saurais trop le déplorer. Je me suis retranchée sur la voix de la conscience qu'on peut étouffer au moment de la tentation mais qui se réveille plus forte ensuite, la faute commise. En voyant Nonchalante rester incrédule aux premières fausses avances de ses compagnes, j'ai poussé un soupir de soulagement, mais hélas ! il s'est arrêté dans ma poitrine ce soupir de délivrance quand j'ai lu la suite de ce conte fantastique. L'héroïne de cette fable soit disant moraliste mériterait plutôt, à mon point de vue, le nom de Triple Sotte qu'à celui de Nonchalante. Que toutes ses compagnes viennent dire à l'une de vous qu'elle a mérité le prix d'assiduité alors qu'elle sait avoir manqué ses classes une grande partie de l'année, elle leur dira sans hésiter: "Vous voulez vous moquer de moi, vous savez fort bien qu'on ne me le donnera jamais" et en disant cela elle ne fera montre que d'un élémentaire bon sens.

Le conte se termine sur un acte de vengeance de la fée Nonchalante dont la colère contre ses compagnes est facile à concevoir. La vengeance n'est jamais permise, mais l'indignation contre un acte déloyal dont on a été victime est admise sans contes-

te. Sans les suggestions hypocrites des autres fées, Nonchalante n'eût pas songé à se mettre sur les rangs pour demander le prix d'honneur. Ce sont ces vilaines qui sont la cause des mauvais sentiments de Nonchalante et je trouve que la punition de la reine des fées est par trop sévère. S'il en était encore temps je suggérerais au Père Rhault de changer les amies de notre héroïne en vipères, c'est beaucoup plus leur métier et cela satisferait pleinement à notre soif de justice.

Somme toute, ce conte pour moi est immoral. L'hypocrisie, l'astuce et le mensonge y triomphent, les punitions ne sont pas données avec discernement et équité on reste en lisant, sous une impression plutôt douloureuse quand on songe aux centaines d'enfants qui feront leur délice de cette fiction malsaine, qui chercheront l'occasion d'imiter les compagnes de la fée Nonchalante ne voyant en cela qu'un bon tour à jouer à leurs petits amis.

Chers neveux et chères nièces, je vous en prie, en tout et partout suivez la ligne droite dussiez-vous quelquefois en souffrir, c'est encore et toujours le plus court chemin pour arriver à son but, et prenez pour règle de conduite cette devise anglaise qu'on m'a si souvent répétée dans mon jeune âge: L'honnêteté est la meilleure politique.

Tante Ninette.

Dis maman, puisqu'il fait tant noir la nuit, pourquoi dis-tu que tu as passé une nuit blanche?

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

Réponses à Jeux d'Esprit

DEVISE

Quelle est la femme de lettre qui avait pour devise: une hirondelle et ces mots: "Le froid me chasse".

Rép. — Mme de Sévigné.

Ont répondu: Hirondelle, Travail-leuse, Marguerite, Aurore Bélanger, Violette orgueilleuse, Semper, Fidelis, Immortelle, Olivette et André Léveillé.

HOMONYMES

Ainsi que Jésus dans ses langes,
Dans son berceau son enfant dort:
Elle sourit... sans doute aux anges,
Les petits (poings) fermés bien fort.

Pour toi, chère petite fille,
Maman travaille avec ardeur.
A chaque (point) fait par l'aiguille
S'échappe un souhait de son cœur.

Sois belle, aimée, ô ma charmeuse!
Que Dieu te fasse un sort heureux,
Mais, avant tout, sois vertueuse,
N'oublie (point) que, du haut des
[cieux

Le Seigneur donne quand on l'aime,
La paix, douce comme le miel;
Et qu'aux regards d'une belle âme,
Déjà, ô bonheur, (point) le ciel.

Ont répondu: Une insulaire, Jeanne et Marguerite Deschamps, Berthe et Alice —, Julie C., Adrienne J., Gai printemps, Violette orgueilleuse, Semper, Fidelis, Immortelle, Olivette D., André Léveillé, Joséphine Allard, Lucile St-Germain, Adrienne Montpetit, Yvonne L., Curieuse, Yvon Delorme, Onésime Auger, Montréal.

A partir de ce numéro, il ne sera plus donné de jeux d'esprit jusqu'au mois de septembre.)

Sommaire de la Revue Hebdomadaire du numéro du 8 juin

PARTIE LITTÉRAIRE

"La Revue Hebdomadaire" du 8 juin publie une étude, qui sera très remarquée, de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française: "La Conférence de La Haye et la limitation des armements"; M. Léon Daudet apprécie "l'Oeuvre de Huysmans"; M. Emile Ollivier, de l'Académie française, montre la "Résurrection de la liberté constitutionnelle en 1869. A signaler encore: la suite des "Mémoires de Mme Boigne" (1814-1825); une nouvelle charmante de Mme Marcelle Tinayre: "l'Ombre amoureuse"; & le roman de M. Georges d'Espèrès: "le Briseur de chaînes".

Distribution de Prix

COURS PARTICULIERS DE Mlle LANCOT

Les cours particuliers de Mlle Lancot ont été solennellement clôturés le 20 juin — salle Karn, s'il vous plaît! — en une séance d'après-midi extrêmement brillante. Bien que leur fondation soit encore récente, ils ont prouvé la grande faveur dont ils jouissent auprès des meilleures familles de notre ville. Cent vingt-cinq enfants, recrutés dans notre élite sociale, attendaient là, dans la jolie salle de concerts, le beau moment des récompenses, émus de cette délicateur anxieuse que nous avons tous ressentie un jour.

Toutefois, on n'avait pas l'impression d'être au couvent: un certain souffle de liberté passait dans l'air, animait les frais visages et dégageait les toilettes neigeuses des jeunes filles — surtout des "graduées" — avaient un remarquable cachet d'élégance, et la blancheur n'en excluait pas le grand luxe: broderies, crêpe de Chine, soies vaporeuses et voiles précieuses. Tout cela même semblait peut-être un peu excessif et faisait valoir la grâce candide des robes plus simples et plus jeunes en mousseline ou en linon. Quoi qu'il en soit, les mamans paraissaient triompher dans leurs filles. Les lourdes tentures de velours bleu fermant la scène au fond faisaient ressortir le blanc et riche tableau.

L'or des gros livres bien neufs, reliés, et surtout intelligemment choisis — échangeait sur des tables, des reflets avec les nombreuses médailles y étalées, pour compléter l'effet d'éblouissement.

Une assistance choisie, composée en grande partie des parents, applaudissait aux louables efforts des étudiantes mentionnées dans le palmarès, comme aux succès largement récompensés, et avec une sévère justice. Un prix est attribué à chaque matière classique.

Les finissantes reçoivent le diplôme de la maison: il consiste, comme celui de nos pensionnats, dans une médaille d'or attestant que ces demoiselles ont rempli avec "distinction" ou du moins d'une manière satisfaisante, les devoirs de classe imposés durant l'année. Elles ont aussi comme objectif à leur ambition, d'autres médailles, offertes par des amis de l'éducation, des personnages éminents. Le Premier Ministre, M. Gouin, a honoré les cours Lancot d'un don de ce genre.

Nous avons remarqué en outre un prix superbe donné par Madeleine à l'élève qui s'est distingué dans la composition littéraire, et une très artistique médaille de bronze, cadeau de M. Ludger Gravel, une médaille d'or de M. Henri Sénécal, un volume superbe pour l'instruction religieuse, offert par M. Henri Saint-Mars, etc.

Le président de la séance, M. Bélanger, curé de Saint-Louis de France, a félicité en termes heureux, les lauréats et leurs maîtresses. Il a trouvé sans peine les mots élogieux que méritait si bien la Directrice, déclarant tout haut ce que chacun disait tout bas: que les cours particuliers de Mlle Lancot sont à la hauteur de nos meilleurs établissements d'éducation, sous le rapport des notions scientifiques et sous celui de la formation morale et religieuse. M. l'abbé s'est même engagé à donner l'an prochain, à cette "école vraiment modèle" une médaille d'or pour l'étude de la religion.

Le programme comportait une très suffisante variété: des artistes en herbe, encore sous la direction de nos meilleurs maîtres, faisant les frais de la musique.

Quelques membres du clergé, parmi lesquels le R. P. Raymond, Gardien des Franciscains, et MM. les abbés Grégoire et Ethier ont remis les prix aux nombreuses élèves de ces Cours.

ACADEMIE MARCHAND
PRIX SPECIAUX.

Médaille de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, décernée à Mlle M. de Longchamp, pour mérite exceptionnel. Médaille de l'Hon. L. Gouin, accordée à Mlle M. Desmarais, pour l'excellence. Médaille d'or, don de Monsieur le Juge Lafontaine, décernée à Mlle H. Villeneuve, pour ses excellents succès dans toutes les matières du cours académique. Médaille d'or offerte par Monsieur D.-A. Marchand, obtenue par Mlle M. Monarque, pour l'excellence.

Des médailles d'or ont été décernées à Mlle C. Dutrisac pour l'Histoire de l'Eglise; L. Gélinas, pour l'histoire naturelle; B. Dumont, pour les sciences physiques; A. Racette, pour la géographie et l'histoire; I. Beaudoin, pour l'astronomie.

Mlle H. Villeneuve a obtenu la médaille de M. Ludger Gravel, pour l'arithmétique, et Mlle B. Cousineau, celle de l'Alliance française, pour la littérature. — Des médailles d'argent offertes par Mesdames Lesage et Paquin furent décernées à Mlle B. Laroche pour le soifège, B. Gamon, pour l'application et la bonne conduite, J. Lesage, pour la théorie musicale. Plusieurs autres médailles d'argent ont été décernées aux élèves qui se sont le plus distingués dans leurs classes respectives.

De magnifiques prix d'instruction religieuse ont été offerts par les Messieurs de Saint-Sulpice. Des prix d'honneur présentés par Mesdames Lesage, Cardinal, Gagnon, Lafrance, et M. Dérome, ont été obtenus par Mlle M. de Longchamp, H. Villeneuve, M. Desmarais, M. Monarque, L. Comtois, I. Gagnon. Prix de droit usuel, don de Madame Gérin-Lajoie, Mlle C. Dutrisac. Prix de géométrie, don de M. Deslauriers, Mlle H. Villeneuve. Prix d'harmonie, don de M. Nordheimer, Mlle M. de Longchamp.

53 élèves ont reçu des diplômes de sténographie. Aux derniers examens de l'Académie de Musique de Québec, 29 élèves ont obtenu des diplômes pour le piano. Aux examens du Bureau central, 4 ont obtenu des brevets d'école académique; 8, des brevets d'école modèle, et 6, des brevets d'école élémentaire.

ACADEMIE SAINTE-MARIE

La séance de fin d'année a eu lieu, le vendredi, 21 juin. De magnifiques prix offerts par les bienfaiteurs et les amis de la maison ont été distribués aux élèves méritants.

Programme très intéressant.

Cette année scolaire a été marquée par de nombreux succès. Le couronnement en a été le don de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur: une médaille à son effigie.

Mlle Labelle n'épargne rien pour s'entourer de professeurs les plus compétents; aussi ses élèves lui font honneur, par leur application et leur bonne tenue.

VERS LA CAMPAGNE

Les citadins qui ne sont pas encore partis à la campagne, songent sérieusement que le moment est arrivé de prendre des vacances. A ceux qui n'ont pas encore fait de choix, nous recommandons la baie de Casco, dans l'île Cushing, près de Portland, Maine. Située à deux milles et demi de la ville de Portland, c'est tout à la fois la mer et la campagne; c'est, d'un côté, l'immense océan et de l'autre une vue splendide sur le havre de Portland. L'hôtel "Ottawa House", si bien connu, est situé à cet endroit, et, avec ses cottages, peut loger 250 personnes. Toutes les améliorations modernes, électricité, bains et autres mesures hygiéniques sont dans le meilleur ordre possible.

Pour renseignements et publication illustrée et gratuite, s'adresser à J. Quinlan, gare Bonaventure, Montréal, Qué.

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

Tout jeune, dédaigneux des Ecoles, acharné à réussir par l'originalité, l'idée ne venait pas de lui d'immortaliser dans le marbre les traits opulents du banquier, mais pour avoir mieux le loisir ensuite de se livrer à l'Art tel qu'il le rêvait, Paul Cassagne acceptait de fournir une œuvre de "métier" et son affirmation sans cesse répétée, que ce buste serait le seul qu'il consentirait à faire flattait la vanité de son modèle : il plaisait à M. Givreuse-Pareilles de personnifier, à lui seul, une phase du talent de Cassagne.

Dans le hall, les Nessler et les Marignan se rencontrèrent.

—Je suis contente, dit Jeanne, que nous nous retrouvions ce soir. Je ne vous ai pas revue depuis l'Opéra ; mon mari m'y ayant amenée pour ne venir me reprendre qu'à la fin, j'avais l'air auprès de vous, Marcelle, d'une pauvre abandonnée. Pierre détecte la musique.

—Et ma femme croit l'aimer dit Pierre de Marignan.

Beau garçon, distingué de physique et d'allure, M. de Marignan plaisait au premier abord et charmait sans peine tous ceux qu'il voulait charmer.

Il s'occupait d'agriculture et de philanthropie. Propriétaire d'un domaine forestier, il faisait défricher ses bois et semer des céréales, afin de pouvoir donner du travail à tous les pauvres gens. Nommé aux dernières élections conseiller général, on le pressait de poser sa candidature à la députation. Il hésitait ; décidé à ne faire aucune concession de principes, il pensait que sa profession de foi, qu'il voulait sincère, éloignerait de lui-même ses obligés. Jeanne le poussait à tenter l'épreuve. Adorant son

mari qu'elle jugeait noble, intelligent et loyal entre tous, il lui paraissait impossible que tant de valeur morale fut méconnue.

Mme Nessler demanda pourquoi cette restriction de M. de Marignan : Jeanne faisait mieux que de croire aimer la musique, elle l'aimait.

—Laissez, dit la jeune femme, Pierre me taquine volontiers parce que je ne sépare pas tout à fait la musique de ce qui l'entoure. Il est certain que j'irais avec moins de plaisir à l'Opéra si la salle était obscure et le public inélegant. L'Art — avec un grand A — ne perd rien à être bien entouré. Ainsi je lirai un chef-d'œuvre mal imprimé sur du papier commun ; mais je suis certaine de le moins apprécier que s'il était finement édité dans une reliure digne de lui.

Devant une immense glace, Mme Nessler achevait de défroisser les dentelles de son corsage. Elle dit : "Y sommes-nous ?" et un maître d'hôtel écarta les triples battants d'une porte.

Vêtue de rubis, coiffée de houx fleuris, Mme Givreuse-Pareilles, avec son mince visage aux yeux luisants, ressemblait à une bacchante maigre. Nessler, éperdument, admira la hardiesse de cette parure.

—Il faut être vous pour la porter.

Elle le remercia d'un sourire. Déjà, Cassagne, avec sa franchise rude, souvent indiscrette, lui avait demandé de poser une figure allégorique dont il rêvait : la Grèce païenne et divine. Il expliquait son idée en agitant les bras, mimant des poses. Simone l'écoutait en silence avec un énigmatique regard. Elle jugeait devoir refuser par convenance, et le re-grettait.

A table, Marcelle Nessler fut placée près du peintre, membre de l'Institut ; elle lui dit avoir le jour même

admiré le portrait d'une de ses amies peint par lui. Elle loua l'ensemble, sans la prétention qui, vis-à-vis du maître eût été déplacée, d'expliquer son opinion. Il la remercia négligemment.

—Ah! oui... un assez bon morceau.

Placé à gauche de la maîtresse de maison, Georges Nessler avait ce masque à la fois dédaigneux et condescendant que Marcelle lui voyait prendre dès qu'il était au milieu d'étrangers.

"Il pose", se dit la jeune femme. Elle en fut irritée et peinée. Le malaise ressenti à l'Opéra lorsque lui était venue la déclaration d'un Georges inconnu d'elle, trop souvent maintenant lui revenait.

Elle ne doutait pas encore de son mari ; mais sa confiance déjà moins aveugle avait besoin de raisonner. Elle se disait : "Il est sincère avec moi, il le sera toujours parce qu'il m'aime." Elle ne pouvait oublier qu'il ne l'était pas avec tous.

Marcelle surprit le regard de Mme de Marignan posé sur Pierre ; Jeanne souriait, admirative et satisfaite, comme toujours. Et, Mme Nessler se souvint d'un mot que lui avait dit son amie : "Je suis si heureuse de pouvoir estimer mon fiancé autant que je l'aime ! Je voudrais que vous eussiez le même bonheur..."

"J'estime Georges et je l'admire", s'affirma la jeune femme, répondant ainsi à la sourde inquiétude de sa conscience qui commençait à oser juger. Et elle se sentit très triste.

—Madame, prononçait la voix lente du maître Carlus, la peinture de nos jours traverse une crise effrayante. La mort de tout idéal...

Gaëtan d'Arche, l'air morose, buvait de l'eau pure et toussait. Marcelle songea que la demoiselle Brande ne se préparait pas de désillusions, paraissant décidée à tirer de ce monsieur peu séduisant le meilleur parti possible et résignée d'avance à ne pouvoir mieux.

—Vous deviez faire du théâtre, disait madame Givreuse-Pareilles au romancier.

Nessler répondit qu'il y songeait depuis longtemps et qu'il avait une pièce sur le marbre. Ce serait poignant parce que vrai...

Agacée, afin de ne pas entendre la suite, Marcelle s'absorba dans la conversation de son voisin.

XIII

Encore du "bluff", cette pièce "poignante parce que vraie", dont elle est certaine que pas un mot n'est écrit.

Après le dîner, dans le fumoir où les vapeurs des cigares ternissaient l'or des antiques broderies japonaises drapant les murs, M. Givreuse-Parelles attira Nessyer à l'écart.

—J'ai reçu votre lettre. Je ne vous ai pas répondu puisque nous devons nous voir aujourd'hui et que j'étais sûr que vous ne doutiez pas de ma réponse.

—Mais... croyez bien, commença Nessyer un peu pâle.

—C'est tout simple... trop heureux. Folies de jeunesse, hein?... Oh! je ne questionne pas... Voulez-vous venir au cercle demain soir à dix heures?... J'y dois aller. Dans la journée je serai tellement pris, que du diable si je sais comment nous pourrions nous rejoindre.

—Je vous remercie. Je serai au cercle. Voudrez-vous apporter le billet tout préparé? Je le signerai séance tenante.

—Quel billet?... Est-ce que vous croyez que je demande des signatures à mes amis?

—Mais, monsieur...

—Laissez donc, voyons... une misère... Nous en recauserons quand vous voudrez... à votre prochain succès. Venez goûter une liqueur extraordinaire... nouvellement importée d'Orient. On ne la vulgarisera pas: elle revient à dix louis le flacon. C'est une fantaisie.

Le banquier entraînait Nessyer, élevant la voix, il répétait à tous son invitation.

—Venez goûter une nouvelle drogue à dix louis la fiole... une fantaisie. Ça ne vaut rien, mais c'est nouveau, exotique... Ah! l'exotisme!

Nessyer dut se résigner à ne plus discuter.

"Je lui ferai comprendre demain soir, se dit-il, que je ne suis pas un bohème auquel on jette une aumône."

Son orgueil blessé ne l'empêchait pas de se réjouir à la pensée de toucher l'argent et de calmer par un acompte l'usurier qui pour l'instant le tenait, et deux jours plus tôt l'avait menacé. Si indiscret que fût Givreuse-Parelles, il serait un créancier moins dangereux.

On avait donné à Georges une clef de la porte cochère, afin qu'en ses fréquentes sorties du soir le jeune ménage n'eut pas à troubler les sommeil des concierges, deux vieux que la comtesse ménageait.

Les mœurs patriarcales en honneur à l'hôtel de Givore impatientaient souvent Nessyer. Ce soir-là, pour la première fois, il bénit sa belle-mère de ce qu'il appelait des habitudes provinciales, des exagérations de bonté.

Il ne lui plaisait point d'avouer à sa femme son rendez-vous avec M. Givreuse-Parelles; déclarer, sans l'appuyer d'une bonne raison, son désir de s'absenter, c'était aller au-devant de questions et sans doute de reproches. Marcelle avait cette exclusive et despotique façon d'aimer des très jeunes femmes, et la présence de sa mère, prête à l'appuyer au premier appel, rendait particulièrement redoutable un conflit.

Un article à composer d'urgence servit à Nessyer de prétexte pour abrégé la soirée. Il pria qu'on voulût bien respecter une composition qu'il sentait devoir être laborieuse, le sujet ne l'entraînant point, puis... tranquille, laissant son bureau en pleine lumière, il partit.

Et maintenant il revenait exaspéré; l'épaisseur des billets gonflant la poche de son habit ne le consolait pas d'avoir eu à subir la protectrice bienveillance de M. Givreuse-Parelles. Plus que jamais Georges se félicitait d'avoir évité jusque-là de s'adresser au banquier. S'il était aujourd'hui résigné à recourir à lui, c'est que son mariage avec Mlle de Givore le mettait, croyait-il, à l'abri des habitudes indiscretions du terrible homme.

Nessyer n'était plus un écrivain débutant, pauvre hère ou gendelette bohème quémendant un secours, mais le gendre de la comtesse de Givore contractant un emprunt régulier.

Il avait eu tout à l'heure à se débattre pour en convaincre l'opulent Mécène. Il s'était cambré dans une dignité que fortifiait la crainte des ennuis possibles. Encore, bien qu'ayant fait accenter un reçu constant que le prêt porterait des intérêts au taux légal, Georges regret-

tait presque d'avoir pris l'argent et cherchait déjà comment il pourrait le rendre au plus tôt.

A pas furtifs, Nessyer franchit la cour et pénétra, avec un soupir de délivrance, dans l'atelier brillant et doucement chauffé.

Mais il eut dès le seuil une exclamation rageuse, un mot brutal qu'il ne sut pas retenir:

—Allons, bon! Qu'est-ce que vous faites-là?

Debout devant la cheminée, la lumière des lampes l'enveloppant, Marcelle très pâle et les lèvres serrées regardait son mari. Elle répondit:

—Je vous attendais; et se tut; croyant qu'il allait s'expliquer.

Il pouvait mentir pour s'excuser; trouver un prétexte ou, plus simplement, avouer d'où il venait. Si inquiète, si mécontente que fût Marcelle, il savait bien, lui, que d'un mot il pouvait l'apaiser. Mais toute l'exaspération éprouvée, durant cette soirée et qu'il avait dû contenir, éclata brusquement contre celle qui n'en était point responsable.

Les bras croisés, le regard durci, il la dévisagea.

—Ah! ça, est-ce que vous prétendez votre mère et vous, me tenir en lisières?— Je n'ai plus le droit de bouger sans être espionné?... Va-t-on m'attacher à ma niche comme un chien?...

—Oh! Georges!

Elle ne pleurait pas. Dans son visage blêmi ses yeux s'agrandirent, expriment l'effroi, la surprise, l'horreur.

Oui, l'horreur! Ces traits que la colère, bouleversant leur froide régularité, rendait vulgaires; cette voix triviale, jamais entendue, sont-ce bien les traits, la voix de Georges — son Georges — celui en qui s'est incarné son idéal de jeune fille, le Prince Charmant auquel, envers et contre tous, elle a voulu lier sa vie?

—Georges... oh! Georges!

Il haussa les épaules, jeta son chapeau sur une chaise et se mit à marcher, mâchonnant des mots de fureur.

Marcelle ne questionnait pas; muette, elle le suivait de son regard épouvanté.

Lui, cependant, s'apaisait. Toute sa fureur ne pouvait effacer le fait accompli: Marcelle s'est aperçue de

son absence. S'ils étaient seuls tous deux, il la laisserait se débattre en d'inquiétantes, en d'irritantes suppositions ; il ne daignerait point s'excuser de lui avoir menti et l'habituerait bien à ne pas mettre dans sa vie l'ennui d'une sollicitude exagérée, d'un accaparement jaloux. Mais ils ne sont points indépendants. Ce n'est pas Marcelle qui tient son mari à l'attache, c'est la comtesse. Georges autrefois l'avait prévu. Il l'a accepté — tant pis pour lui. Il ne lui reste plus qu'à ménager son Cerbère, au lieu de l'irriter.

Son esprit, prompt aux solutions avantageuses, entrevoyait la possibilité de tourner à bien l'aventure.

—En quoi ma sortie de ce soir vous irrite-t-elle?

—Ai-je dit qu'elle m'irritait?

—Vous m'attendiez..... pour me questionner, j'imagine?

Elle l'implora d'un geste.

—Je ne demande rien.

Elle sent si bien qu'il va mentir ! Pour elle aussi, ce soir, il va "bluffer".

—Mais moi je veux que vous sachiez. La vérité, la voici : je n'avais pour ce soir aucun travail ; mais je désirais être libre de mes actions. C'est clair et franc, je pense?

—Avez-vous besoin d'un prétexte?

—Non vis-à-vis de vous, mais vis-à-vis de votre mère. Aller contre son autorité la porterait aux pires injustices, aux pires soupçons. J'ai voulu éviter cela. A vous j'aurais dit tout en confiance : j'appartiens à un monde dont vous n'avez vu que le côté brillant, dont je suis forcé, moi, de tout connaître. J'ai besoin de rencontrer des gens que je ne puis songer à vous présenter. Avouer que je les vois, que je me plais — je le confesse — en leur société si différente de la vôtre, ce serait me préparer des remontrances sans fin, des scènes, des sermons...

—Je ne comprends pas, dit Marcelle. Vos amis ne peuvent être nos amis?

—Pas tous... C'étais ce soir dans une réunion où une femme comme il faut n'eût point été à sa place, où j'ai retrouvé mes camarades de na-

guère, ceux qui m'accusent de n'être plus qu'un bourgeois orgueilleux et se vengeront de mes prétendus dédains en bavant sur moi, me faisant tout le mal possible.

—N'importe où vous avez besoin ou le désir de vous rendre, Georges, allez-y ; mais, pour l'amour de moi, ne me mentez pas ; oh ! je vous en supplie !... Ne me mentez pas !... Avec moi c'est trop affreux, voyez-vous, c'est trop douloureux...

Elle se laissa glisser dans un fauteuil et, gémissant comme une enfant, elle pleura.

—Bon, des larmes... Que vous êtes donc injuste, ma pauvre amie... injuste et sans pitié !... J'ai besoin de calme, de paix. Si vous m'irritez, m'énervez, comment voulez-vous que je travaille?

—Ah ! vous ne m'aimez pas... jamais vous ne m'avez aimée...

—Prenez garde, Marcelle. Si je ne vous aimais pas, pourquoi vous aurais-je épousée... L'insinuation est au moins... rude et je ne croyais pas l'avoir méritée.

Sa voix s'avamment se brisait. Il s'assit à son bureau, posa ses coudes sur la table et, le visage caché dans ses mains, il attendit.

C'était la première bataille, elle devait être décisive. Imprudemment commencée par lui, il importait qu'il reprit l'avantage.

A travers ses doigts joints Nessyer regardait Marcelle.

Elle était si jolie et si désespérée, que le cœur de George se gonfla d'un émoi sincère. Il eut la pensée de s'agenouiller devant elle, d'implorer son pardon. Mais c'eût été décider sa défaite : il se raidit. Un soupir souleva sa poitrine, Marcelle crut qu'il pleurerait aussi et son chagrin en fut moins amer. Georges lui parut moins séparé d'elle, moins différent du tendre ami des premiers jours.

Prompte à excuser celui qu'elle aimait, son cœur lui reprocha de le mal comprendre et ce fut elle qui se rapprocha.

—Georges...

Il n'y avait plus de reproches dans sa voix, seulement un appel très tendre, une supplication.

—Georges...

Il répondit sourdement :

—Vous me faites beaucoup de mal.

Elle ne chercha point d'où venait le mal, ne vit pas l'injustice de cette plainte : l'accent amèrement douloureux la bouleversa.

—Ah ! je ne veux pas que tu pleures !

La scène, ainsi que l'avait prévu Nessyer, fut décisive. Si Marcelle, malgré tout, conserva au fond de son cœur le souvenir inquiétant du visage vulgaire entrevu sous le masque un instant détaché, si, en elle, persista l'écho déplaisant de la voix brutale, elle n'en trahit rien.

(A suivre)

"The Annuity Company of Canada", de Winnipeg, nous a fait le plaisir de nous envoyer un calendrier, le premier du genre au Canada.

Avec ce calendrier, on peut consulter les dates de plusieurs mois à la fois, sans être obligé d'en retourner les feuilles. Il offre encore plusieurs autres nouveautés qui le rendent très désirable dans une maison ou dans un bureau. Nos remerciements.

"Le Courrier de l'Ouest" vient de publier un numéro spécial, destiné à faire connaître au loin les avantages sans nombre offerts par ce pays incomparable, dont les terres sont si merveilleusement fécondes. Nous avons nommé l'Alberta.

Ce numéro publié sur papier de luxe est splendidement illustré. Il a été rédigé par des écrivains dont les noms nous sont bien connus. La note féminine n'y a pas été négligée et, notre gracieuse collègue, Magali, a écrit une page intitulée : "Les Femmes et le Nord-Ouest" qui va rendre songeuses Québécoises et Montréalaises.

On peut se procurer un exemplaire sur l'envoi de vingt-cinq cents. Adressez : "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alta.

L'amour est une fleur qui croît au milieu des épines et qui ensanglante bien souvent le cœur.

IL SUFFIT DE GOUTER AU FAMEUX

"CAFÉ DE MADAME HUOT"

pour s'expliquer la vogue énorme qu'il a obtenue en quelques années : c'est un café de CHOIX résultant d'une combinaison de cafés des meilleures provenances et assortis de manière à combiner la force, l'arôme, le bouquet qu'une variété unique de café ne saurait jamais donner à la tasse. C'est un café riche qui tonifie le système, qui facilite le travail intellectuel aussi bien que le travail corporel. Il s'en est bu **Un Million de Tasses**, cela veut dire qu'il est de qualité supérieure. Essayez aussi notre assortiment d'**ÉPICERIES EXTRA-CHOIX** Vous n'avez jamais eu rien d'aussi bon au même prix et même à prix supérieur:

Nous payons le fret dans les Provinces de Québec et Ontario	2 lbs. Café de Madame Huot.....	75c.	GRATIS Sur demande notre livret : "L'Art de préparer du bon Café et du bon Thé."
	1 lb. The Japonais "Condor" } Ou 2 lbs de l'un ou {	40c.	
	1 " the noir Ceylan "Condor" } l'autre de ces thés {	40c.	
	1 lb. Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile.....	50c.	
	1 lb. Poudre à Pâte "Condor" sans rivale....	25c.	
	1 lb. E. ice Assorties. Boîtes de 1-4 lb. Les plus hautes qualités.....	50c.	

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA CARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m.
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., (1) 1.25 p.m.,
b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 a.m., a10.10

DE LA CARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b5.10 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTAWA, b8.25 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., 1-2.20 p.m.,
b5.45 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (1) 2.20 p.m., b5.45 p.m.
STE-AGATHE, c8.30 a.m., b8.45 a.m., c9.15 a.m., (1) 1.10 p.m., (1) 1.40 p.m.,
b4.40 p.m., b5.35 p.m.
NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., 1-1.10 p.m., b4.40 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (1) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et vendredi.
A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée
256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12..... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12..... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré..... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12..... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)
256 rue St-Paul. - - - Montréal

Parc Dominion

Plus grand que ses rivaux des villes américaines déclarent les visiteurs de l'autre côté de la ligne.

CONCERT GRATUIT

Par la FANFARE VANDERMEERCHEN, à toutes les Représentations. Près de 50 Attractions Étonnantes.

Entrée, - - - 10 Cents



Archambault

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGAL, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain.

John Baker Edwards,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.
Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider à la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;
IL EPARGNE DE PRECIEUSE EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contre-dit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT, PRIX 25c.

.. LES VERS ..

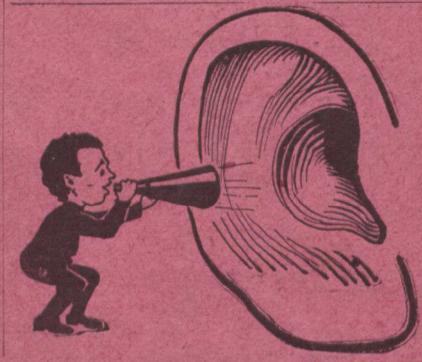
Les Pastilles du Dr Coderre pour

Les Vers
Ces remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petit on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet. **DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr CODERRE POUR LES VERS.**

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD.
MONTREAL, CAN.

Chaises de Veranda et de Perron



Voici justement les chaises dont vous avez besoin pour votre maison de campagne. Elles sont fortement faites, se transportent bien et sont très confortables. Elles sont en bois franc et on peut les avoir de la couleur naturelle du bois ou peinturées rouges ou vertes. Contrairement à la plupart des autres chaises de balcon, les nôtres ont un siège en rotin, non en bois perforé. On peut se les procurer dans les modèles suivants: chaises ordinaires, berceuses, ou chaises à bras. Vous ne pouvez certainement rien avoir de plus confortable ou de plus utile pour votre balcon. Prix depuis 70c à \$6. Puis nous avons les berceuses "Jumbo", avec poteaux de 4, 5 et 6 pouces pour balcons.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies